

biens, c'est à Lui que nous vous confions et par Lui que nous désirons vous voir heureux et bénis.

L'auguste cérémonie de dimanche dernier, à la cathédrale, a été pour nous l'occasion d'exprimer publiquement nos sentiments, nos espérances et nos vœux, mais nous n'appartenons pas seulement aux quelques milliers de fidèles qui avaient pu trouver place auprès du trône archiépiscopal, nous appartenons au diocèse tout entier. Il convient donc de lui ouvrir notre âme, et nous venons le faire aujourd'hui, avec la plus grande confiance et la plus tendre affection.

Le 30 décembre 1896, l'Église de Montréal était plongée dans un deuil profond : elle perdait en la personne de l'illustrissime et révérendissime Edouard-Charles Fabre, le troisième de ses évêques et son premier archevêque.

Depuis vingt et un ans elle était gouvernée par lui ; elle avait pu admirer en lui un zèle sans bornes, une charité qui ne comptait jamais avec les plus rudes labeurs, une bonté d'âme qui le rendait sensible à toutes les misères, une douceur que les contrariétés ne pouvaient altérer, un amour du culte devenu presque une sainte passion, et servi par une science de la liturgie qui ne rencontrait peut-être pas d'égale en Amérique, une piété qui en faisait le modèle des prêtres. C'était encore l'homme aimable, accueillant toujours avec bienveillance ceux qui le visitaient ou sollicitaient quelques faveurs, l'apôtre aimant et aimé de la jeunesse, en un mot le père et le pasteur s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à son troupeau, l'image fidèle de Celui qui a dit : " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. " ¹

Il avait défendu expressément tout éloge sur sa tombe, mais les larmes, les regrets de tout son peuple, les hommages rendus à ses restes vénérés par l'épiscopat, le clergé, les citoyens, et nos frères séparés eux-mêmes.

¹ Matth., XI, 29.